

SVEN
HEDIN

**À travers
les glaces
et les sables
de l'Asie centrale**



ARTHAUD POCHE

À travers les glaces et les sables
de l'Asie centrale

Sven Hedin

À travers les glaces
et les sables
de l'Asie centrale

Traduit et adapté par Charles Rabot

Présenté par Dominique Lanni

ARTHAUD POCHÉ

© Flammarion, Paris, 2022.
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0802-5226-5

VOLUNTATE ET LABORE

Si les Portugais se lancèrent à l'assaut des océans au XVI^e siècle, si les ambitieuses Provinces-Unies nourrirent le rêve d'implanter toujours plus de comptoirs en Asie au XVII^e siècle, si l'Angleterre voulut régner sur toutes les eaux du globe et en reconnaître toutes les terres au XVIII^e siècle et si les grandes puissances européennes se partagèrent l'Afrique au siècle suivant, les Nordiques patientèrent jusqu'à l'avènement du dernier siècle des voyages pour apporter leur contribution à la découverte et à l'exploration du globe.

Alors qu'il semblait ne plus rien subsister à découvrir, hormis quelques îlots à l'écart des routes dans le Pacifique, des régions, des immensités, des réseaux hydrographiques attendaient d'être cartographiés, des passages d'être ouverts, des sommets d'être atteints, des populations d'être mieux connues, hors de vue des hydrographes, cartographes, ethnographes et autres arpenteurs éclairés. Sven Hedin a été tout cela à la fois, qui aura répondu son existence durant à l'appel du lointain, les

pulsations de son cœur faisant écho aux battements de la planète.

Aux sources de cet appel du lointain, de ce vif désir de parcourir le globe qui toujours l'animeront, figure le retour la nuit du 24 avril 1880 dans le port intérieur de Stockholm, face au palais royal, de son aîné et compatriote le géologue suédois Adolf Erik Nordenskiöld, juste après avoir découvert le passage du Nord-Est à bord de la *Vega*.

À peine la nouvelle du retour de l'explorateur est-elle connue qu'elle se répand dans toute la cité ; on réveille jusqu'aux enfants pour fêter les héros, ces Argonautes suédois. Pour saluer l'audace, la ténacité et l'exploit réalisé par Nordenskiöld, le souverain Oscar II le nomme baron. Son livre est un succès en Suède avant d'être traduit en de multiples langues. Le héros national connaît une célébrité mondiale. Nul doute que cette reconnaissance, cette renommée et ce prestige ont exercé leur puissante fascination sur le jeune Sven Hedin et qu'ils ont nourri son désir un brin vaniteux, mais si peu, de devenir un jour un explorateur connu, renommé et loué dans le monde entier.

Ludwig Hedin, le père de Sven Hedin s'est élevé à la force du poignet. *Voluntate et labore* : « Par la volonté et par le travail » ; son fils fera sienne cette devise. Modeste apprenti maçon, Ludwig a suivi des études d'architecture, y excellant au point de se voir nommé, immense honneur, architecte en chef de Stockholm, offrant à sa famille un rang social fort honorable dans la bonne société de la capitale

suédoise. Petits-bourgeois, les Hedin tissent avec la famille royale des liens très forts qui, le moment venu, permettront à Sven Hedin d'obtenir appuis financiers et caution morale pour ses expéditions.

Les Hedin sont une famille pétrie de valeurs, de principes, conservatrice, pieuse, dévote, unie. La lecture du *bénédictin* précède chaque repas. On pratique les dévotions avec ferveur. Les deux fils, les cinq filles et leurs parents lisent chaque soir un verset extrait du *Dagenslösen – Le Mot du Seigneur* – le livre de prières suédois publié sous les auspices des Frères moraves. Lorsqu'il voyagera à des centaines ou des milliers de kilomètres des siens, Sven Hedin ne dérogera pas à ce rituel, demeurant ainsi en communion avec eux par-delà les distances.

Sven Hedin poursuit ses études au renommé cours Beskow. Ce n'est pas un élève brillant, plutôt un dilettante, féru de dessin, qui se révèle très tôt un cartographe hors pair. Il est encore lycéen lorsqu'il confectionne à la plume un Atlas en six volumes réunissant toutes les connaissances de son époque sur l'orographie de la terre. Pour une conférence sur les récentes découvertes effectuées par Nicolai Prjevalski à la Société de géographie de Stockholm, il réalise une carte de l'Asie centrale qui fait forte impression et intègre l'École des beaux-arts de Stockholm. « La fortune sourit aux audacieux », enseigne l'adage. En août 1885, à seulement vingt ans, il part un semestre pour Bakou, afin d'y exercer les fonctions de précepteur auprès du fils du célèbre ingénieur Sandgren.

Après avoir fait halte à Helsinki et Saint-Pétersbourg, Sven Hedin tombe sous le charme de Moscou qu'il décrit dans ses lettres et carnets en termes élogieux et colorés, pour restituer dans toute sa splendeur l'aspect baroque de la cité des tsars. Puis il prend le chemin de Bakou. Quatre jours en diligence et en train au cœur d'une nature sauvage, qui lui offrent l'occasion de dessiner, au crayon ou à la plume, des portraits, une caravane, des édifices, des paysages. Autant de dessins qui lui permettront plus tard de renouer avec ses souvenirs, de manière quasi proustienne.

À Bakou, chez les Sandgren, Sven Hedin s'acquitte à merveille de sa tâche de précepteur. Dans ses moments de liberté, il flâne en ville et dans les alentours, dessinant, encore et toujours. Au gré de ses rencontres, il perfectionne sa pratique du français, de l'allemand et du russe et se lance dans l'étude du turc et du farsi. En mars 1886, après sept mois de préceptorat, il est libéré de ses obligations. Cependant, il n'est nullement pressé de rentrer. Puissamment attiré par la Perse, il quitte Bakou à cheval le mois suivant pour gagner Enseli sur la mer Caspienne.

Lors de son périple, il noircit des carnets de notes, de cartes, de croquis et dessins de Persans, de bazars, de ruines, de jardins. De Bushire, il se rend à Bassorah, la cité marchande, en bateau et de là, relie en paquebot Bagdad, qui le déçoit. Après quoi, il regagne péniblement Téhéran, puis, grâce à l'obligeance d'un généreux donateur, Stockholm,

via Budapest où il a rencontré Arminius Vambéry, éminent spécialiste du Proche-Orient. Rencontre décisive. À son retour, c'est grâce notamment à l'élogieuse préface de ce dernier qu'il publie *À travers la Perse, la Mésopotamie et le Caucase : souvenirs d'un voyage*, chez Bonnier, grand éditeur de voyages.

À l'automne 1886, à défaut de pouvoir suivre un cursus en géographie, Sven Hedin s'inscrit en géologie. Son diplôme obtenu deux années plus tard, il s'attelle à une traduction des *Voyages en Asie centrale* de l'explorateur Nicolai Prjevalski, dont les écrits sur le Turkestan font autorité. Car c'est par cette région que Sven Hedin souhaite entamer son exploration de l'Asie. En septembre 1889, au Congrès international des orientalistes, où il fait sensation par sa maîtrise du turc et du farsi, on le recommande pour participer à une mission diplomatique dépêchée auprès du shah de Perse, en qualité d'interprète. La mission étant remise à une date ultérieure, il part poursuivre ses études en géographie à l'université de Berlin, à l'Institut de géographie que dirige Ferdinand von Richthofen, un ponte, fin connaisseur de la Chine et du Tibet. Les mois passés à Berlin d'octobre 1889 à l'été 1890 demeureront à jamais dans sa mémoire une époque bénie. Sa fascination et sa vénération pour l'Allemagne remontent à cette période.

Ferdinand von Richthofen conseille à Sven Hedin de consolider ses savoirs, afin d'appréhender dans les meilleures conditions son étude de la structure de

l'Himalaya oriental et de ses rapports avec les systèmes montagneux de la Chine et de l'Asie du Sud-Est. Pour Sven Hedin, l'appel des lointains est plus fort. Il suit les recommandations de son mentor, mais en lui, il ne rêve que de beauté, de silence et de solitude dans les déserts et les immensités glacées.

C'est muni de lettres d'introduction de Ferdinand von Richthofen à destination de géographes autrichiens que Sven Hedin est dépêché par Oscar II en mission diplomatique à Téhéran, via Berlin, Vienne et Constantinople où le reçoit le sultan Abdul Hamid. À Téhéran, l'ordre des Seraphim présenté au shah, Sven Hedin, qui a accompli sa mission, demande et obtient de son souverain de pouvoir quitter la délégation pour voyager en Asie centrale. Grâce à l'entregent du Dr Hybennet, il est autorisé à accompagner la cour impériale qui se rend en villégiature au pied du Damavand. Avec deux guides, il escalade ce mont jusqu'au sommet, prenant sur tout des notes qu'il utilisera pour composer un mémoire sur cette région deux années plus tard.

Après son ascension, Sven Hedin regagne Téhéran qu'il quitte pour le Turkestan russe en septembre 1890. De Meshed, ville sacrée pour les Persans, il traverse la chaîne montagneuse qui sépare la Perse du Turkestan russe. À Tachkent, siège du quartier général de l'armée russe, il est reçu par les autorités, de qui il obtient lettres de recommandation et cartes. Fin novembre, il atteint le Pamir, fait halte à Oshkosh, poste russe dans une vallée située à proximité des hauts plateaux et de la frontière

chinoise. En dépit des mises en garde, il décide de traverser le haut Pamir. Début décembre, il quitte le dernier poste russe, atteint le col de Terek Dawan, d'où il admire les contreforts du bassin du Tarim et du Tibet. Mi-décembre, il atteint enfin Kashgar, sur la route de la Soie, la mythique voie caravanière par laquelle les exportations de soie chinoise étaient acheminées en Europe. Entrepôt de premier ordre quand Marco Polo y fit halte et la visita, centre administratif oublié aux confins du territoire, ville chinoise la plus éloignée de Pékin, ville-oasis en bordure du désert du bassin du Tarim, Kashgar est un poste de toute première importance pour les Russes car ouvert sur le Tibet et l'Asie centrale chinoise.

Dans les environs, Sven Hedin rencontre des Ouïgours, de la famille des Turkis, dont les langues, les mœurs et les croyances diffèrent de celles des Chinois mais qui comptent nombre de points communs avec les autres peuples de haute Asie établis en territoire russe. Le voyageur suédois n'est pas peu impressionné par ces populations sédentaires qui ont mis au point une agriculture intensive grâce à un ingénieux système d'irrigation souterraine.

À défaut d'être autorisé à se rendre à Pékin, Sven Hedin quitte Kashgar le 24 décembre 1890 en empruntant la route du nord. Après avoir traversé la chaîne de Tian Shan et retrouvé la frontière russe le 31 décembre, il va s'agenouiller sur la tombe de Nicolaï Prjevalski sur les rives du lac Issyk Kul, puis rejoint les plaines du Turkestan russe avant

d'achever en train son voyage de retour en Suède et de retrouver les siens fin mars 1891. À l'issue de cette première expédition, il n'a aucune découverte majeure à mettre à son crédit, mais a acquis des certitudes, sur le plan de la logistique notamment. Comme Amundsen, il a pris la mesure de la nécessité de préparer son expédition dans les moindres détails, en laissant le moins de place possible au hasard, ainsi que celle de jouir d'une autorité scientifique. Il retourne donc s'inscrire à l'université en Allemagne.

La publication du récit de son *Ambassade du roi Oscar au shah de Perse*, chez Bonnier, six mois après son retour, écrit sur la base de ses carnets ainsi que des innombrables lettres qu'il a adressées aux membres de sa famille, puis celle d'*À travers le Khorasan et le Turkestan*, le récit de son périple de Téhéran à Kashgar et de son retour au pays, consacrent rapidement sa renommée, tant en Suède qu'en Allemagne où ses textes sont presque aussitôt traduits. En avril 1892, il se rend à Berlin dans l'espoir de préparer une thèse de doctorat sous la direction de Ferdinand von Richthofen. Cependant, conscient que le bouillonnant étudiant avide de routes et d'explorations ne projette pas de s'engager dans une carrière universitaire, il le recommande à l'un de ses confrères de l'université de Halle, où après avoir présenté des conférences, suivi des cours et passé les examens nécessaires, il soutient sa thèse et reçoit le précieux sésame de docteur. Rarement sans doute, sujet aura été si laconique : *Le*

Mont Damavand sur la base de mes observations, et si brièvement traité : trente et une pages... Cependant, le titre lui a sans doute moins été décerné pour cette notule que pour ses trois copieux récits de voyage publiés au préalable et fourmillant de riches observations.

Grâce à ce titre et à ses publications, Sven Hedin obtient du souverain Oscar II, d'amis de la famille, de financiers de Göteborg, 30 000 couronnes suédoises, le transport à titre gracieux en Russie de la part de l'état-major russe, à la suite d'une brillante conférence donnée en russe devant la Société impériale de géographie de Russie, à Saint-Pétersbourg, un visa et des lettres d'introduction de la part de l'ambassadeur de Chine. En septembre 1893, après avoir dû subir une opération consécutive à une nouvelle inflammation ophtalmique qui l'avait immobilisé trois mois, Sven Hedin finalise les détails de son expédition.

Son projet est ambitieux, il vise rien de moins que de dresser une carte à grande échelle de la route qu'il va suivre, lever des cotes d'altitude, collecter des spécimens de roches, décrire les caractères physiques des peuples, ainsi que leurs mœurs et leurs langues, procéder à des fouilles dans les ruines des anciennes cités, prendre des clichés des paysages, étudier les phénomènes climatiques, dresser une carte du réseau hydrographique, herboriser... Quittant Stockholm en octobre 1893, il relie Orenbourg en train et, de là, en voiture à cheval, Tachkent, le point de départ de son expédition, qu'il atteint

le 4 décembre et où l'accueillent les autorités russes. Le 25 janvier, il se lance dans la traversée du Pamir. Le 15 mars, sans difficulté, il atteint Pamirskii Post, le poste frontière le plus isolé de l'empire. Commence alors l'exploration du haut Pamir. Son premier but est de gravir le massif du Mustagh-Ata (7746 mètres) accompagné seulement d'un guide. Islam-Bai, qu'il recrute et sur qui il ne tarira pas d'éloges, demeurera à ses côtés des années durant.

Du fait d'une nouvelle infection ophtalmique, il n'atteint pas le sommet et redescend à Kashgar, non sans avoir collecté une masse d'informations sur les cours d'eau et glaciers. À Kashgar, il passe l'hiver 1894-1895 chez son ami Petrovski, consignant le compte rendu de ses périples et préparant son exploration du Turkestan chinois, notamment du Taklamakan, au centre du bassin du Tarim, désert de sables et de dunes, jadis décrit par Marco Polo comme « peuplé de fantômes ». À la mi-février 1895, à la tête de son expédition, il quitte Kashgar pour Mehret, à l'extrémité occidentale du Tak. Le 10 avril, il se lance dans la traversée du désert. C'est un désastre. Deux de ses hommes et plusieurs de ses bêtes meurent. Lui et les membres de son expédition secourus, il rentre à Kashgar pour recevoir les instruments destinés à remplacer ceux qu'il a dû abandonner dans le désert. Là, il prépare sa prochaine expédition pour la haute Asie, afin d'explorer le nord du Tibet et de gagner la Chine, en vue d'étudier le Lop Nor, ce lac qui a

la particularité de se « déplacer » sur des distances considérables.

En juin 1895, à la tête d'une nouvelle expédition, Sven Hedin part à l'assaut des montagnes dominant le Tibet septentrional, notant, consignait, crayonnant tout, comme à son habitude. Rencontrant une caravane de Mongols avec qui il demeure quelque temps, il apprend leur langue. Puis il reprend sa route. Arrivé à Xining, capitale du Tsinghai, Hedin donne congé à ses serviteurs et rejoint seul Pékin où le reçoit le chargé d'affaires de l'ambassade de Russie. Après trois mois d'une traversée harassante de la Chine, de la Mongolie et la Russie, Sven Hedin est de retour à Stockholm le 10 mai 1897, où il reçoit un accueil triomphal. Il s'attelle aussitôt à la rédaction du compte rendu de son périple et à la préparation de sa future expédition en haute Asie. La version originale de sa relation compte deux volumes de plus de mille pages, paraissant en 1898, auxquels s'ajoute un rapport scientifique de quatre cents pages, *Résultats géographiques et scientifiques de mes voyages en Asie centrale (1894-1897)*, que publie en allemand Petermanns Mitteilungen. Hydrologie, climatologie, géologie, zoologie, démographie des villages rencontrés... croquis, esquisses, photographies... ses observations archéologiques seront à l'origine d'expéditions et de fouilles décisives pour la compréhension du commerce et des échanges culturels entre les peuples de l'Asie orientale, méridionale et sud-occidentale. C'est en 1898 que Charles Rabot en donne une version abrégée et

copieusement illustrée de dessins réalisés par Sven Hedin dans *Le Tour du monde*, version que nous procurons ici.

Grâce aux succès d'estime et financier de sa première expédition, aux nombreuses distinctions et récompenses décernées par d'éminentes sociétés savantes, et plus précieux encore, à la réception de la médaille Vega de la Société de géographie et d'anthropologie de Suède, des mains d'Oscar II et en présence de Nordenskiöld, Sven Hedin, qui a reçu l'appui du roi, d'Emmanuel Nobel et du tsar Nicolas II, se lance dans sa seconde expédition au Tibet. Son but est d'explorer le bassin du Tarim, la région du Lop Nor et de gagner Lhasa. Au terme de trois années d'exploration, Sven Hedin est de retour à Stockholm le 27 juin 1902. Un an plus tard, il fait paraître le compte rendu de ses périples et observations : deux volumes de plus de mille trois cents pages, agrémentés de centaines de dessins, cartes et photographies. Ses écrits sur le Tarim sont assurément une de ses contributions scientifiques majeures à la connaissance de l'Asie ; un travail géographique remarquable de précision et de rigueur pour un individu ayant somme toute passé peu de temps sur les bancs de l'université.

1905 marque un tournant dans la carrière de Sven Hedin. Avec la défaite de la Russie face au Japon, l'invasion du Tibet par les Britanniques et la fin de la souveraineté de la Suède sur la Norvège, en intervenant dans les journaux et sur les ondes, Hedin se fait le porte-parole de son pays aux yeux de

l'opinion internationale et des gouvernements étrangers, et accomplit ses débuts en politique, aux côtés de celui qui va monter sur le trône et être roi durant près de quarante ans, Gustav V.

En octobre, il part explorer le Tibet central et occidental. Ce périple, qui s'étend sur deux années et dont il publie les comptes rendus en 1910, est sa dernière grande expédition. Après la parution de deux volumes de plus de mille deux cents pages, il s'investit dans la vie politique, devient correspondant de guerre puis, le premier conflit mondial achevé, conférencier et écrivain à plein temps, intervenant à l'invitation des sociétés savantes un peu partout en Europe à l'exception de l'Angleterre et de la France où, du fait de ses positions pro-allemandes durant la guerre, il est *persona non grata*. Maître d'œuvre de la collection *Southern Tibet* en neuf volumes *in quarto* sur la géographie de la région, il publie également une biographie consacrée à l'explorateur norvégien du XVII^e siècle Bengt Bengtsson Oxenstierna, ainsi qu'un roman sous forme de long poème en prose, *Le Pèlerinage de Tsangpo Lama*, tableaux des paysages de la Mongolie et du Tibet, en 1922.

De 1926 à 1935, il est accaparé par deux projets d'envergure. Collaborant avec l'industriel Hugo Junkers à un projet de développement de réseau mondial des transports aériens, il effectue plusieurs missions pour reconnaître les routes aériennes entre Berlin et Pékin. Puis, conseiller pour le ministère des Chemins de fer chinois, il a pour mission d'établir le

tracé de deux routes entre Nankin et le Sinkiang. À son retour en 1935, de nouveau comblé d'honneurs, il donne des dizaines de conférences en Allemagne et en Europe de l'Est, et par l'intermédiaire d'Hermann Göring, rencontre Hitler. Le but des nazis est de l'inciter à rédiger un ouvrage sur « l'Allemagne nouvelle » pour donner un élan neuf à la propagande du régime. Aux Jeux olympiques de Berlin, Sven Hedin prononce une vibrante allocution : « J'appelle la jeunesse du monde... », qui lui vaut les félicitations du Führer. À l'issue d'un cycle de visites guidées dans toute l'Allemagne, il remet son manuscrit à Göring en avril 1937. Mais les nazis sont déçus par ce qu'il écrit sur le sort réservé aux Juifs et aux scientifiques dans la Nouvelle Allemagne. Comme il refuse *mordicus* de le retoucher, l'ouvrage paraît *in fine* en Suède mais ne verra jamais le jour en Allemagne. Sven Hedin se rend à plusieurs reprises à Berlin, en missions non officielles afin d'intercéder en faveur de la Finlande. Mais le Führer n'étant guère disposé à l'écouter, il y effectue son dernier voyage début 1943.

Au lendemain de la guerre et jusqu'à l'infection virale qui lui sera fatale le 26 novembre 1952, à quatre-vingt-sept ans, il publie le compte rendu de ses missions non officielles à Berlin, sorte de plaidoyer *pro domo*, mais surtout, *Grands hommes et rois*, une galerie des grands de ce monde – souverains, politiques, explorateurs, scientifiques – qu'il a rencontrés tout au long de son existence. Membre de l'Académie suédoise, puis président de cette même

académie, il est dans le cénacle de ceux qui désignent le Prix Nobel de littérature et travaille à son *Journal*, qu'il relit et amende.

Trente mille pages, des centaines de cartes, croquis, esquisses, illustrations, des milliers de pages de notes, fruits d'un don pour les langues étrangères, d'une extraordinaire mémoire, d'une capacité de travail hors du commun et de formidables talents de dessinateur et de cartographe, des récits de voyage traduits et publiés dans des dizaines de langues constituent l'apport monumental de Sven Hedin à la connaissance de l'Asie. Fin observateur, il a par ailleurs tenu sa vie durant un journal dans lequel il porte un regard sans concession sur le monde en perpétuelle métamorphose auquel il aura appartenu et qu'il aura inlassablement arpenté, en un siècle où les transformations sont plus rapides que jamais, l'amenant à la certitude d'assister à sa disparition.

DOMINIQUE LANNI

INTRODUCTION

Au centre du continent asiatique, des forêts sibériennes aux plaines du Gange et de l'Indus, s'étendent les déserts les plus vastes et les plus redoutables de la terre, déserts de sable et de glace, tour à tour brûlés par les ardeurs d'un soleil implacable et balayés par les âpres bises d'un hiver arctique. Au-dessus des campagnes fertiles de l'Inde et des luxuriantes oasis du Turkestan russe, c'est l'énorme protubérance du Tibet et du Pamir, le « toit du monde », formé par les plus hautes montagnes du globe, l'Himalaya, le Karakoroum, le Kouen-Loun, l'Hindou-Kouch, le Thian-Chan. Là, sur des espaces infinis, le sol se dresse tantôt en larges et puissants plateaux à la hauteur du mont Blanc, tantôt en crêtes gigantesques jusqu'à l'extravagante altitude de 8 000 mètres, constituant, en raison même de son élévation, un monde aussi mort et aussi fermé à l'homme que les régions polaires. Et au pied de ce colossal relief, le plus saillant de notre planète, enfermées dans les plis des grands monts Kouen-Loun et Thian-Chan, se

développent les immensités sablonneuses du désert de Gobi, non moins impénétrables que le formidable rempart tibétain.

Ces solitudes de la Chine occidentale ont une importance politique considérable. Les passes du Thian-Chan et les chaînes d'oasis situées à la lisière du Sahara asiatique sont les voies de pénétration du Turkestan russe dans le Céleste Empire, et les crêtes du Pamir séparent l'Inde anglaise des possessions russes. Un jour, peut-être, sur les cimes du toit du monde, s'engagera, entre la baleine et l'éléphant, la lutte si longtemps prédite et toujours différée jusqu'ici.

Aussi bien, après être restés pendant des siècles complètement inconnus, ces déserts sont-ils depuis une quarantaine d'années l'objet d'actives explorations de la part des deux grandes puissances qui se disputent l'empire de l'Asie. Obéissant à un sentiment d'émulation, Russes et Anglais s'efforcent de pénétrer toujours plus avant à travers le Pamir et le Tibet, soit pour étudier le terrain en vue de la lutte future, soit pour étendre leur influence politique ou commerciale. Ces voyages sont trop récents pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Tous ceux qui s'intéressent aux sciences géographiques savent l'importance des découvertes de Prjevalski et de ses dignes continuateurs : Pievtsov, Grombtehevsky, etc., de Carey et de Younghusband, etc. Rappelons seulement qu'à cette grande œuvre, la France a pris une part glorieuse, et, à côté des expéditions anglaises et russes, nous pouvons citer avec orgueil les

XV. De Tiarklik à Khotan – Menace d’arrestation – Conflit entre les autorités chinoises civiles et militaires	175
XVI. L’escalade du Kouen-Loun – Encore le mal des montagnes – Ascension de l’Arka-Tagh – Indiscipline des Tagliks	181
XVII. Sur les hauts plateaux du Tibet – Incidents de chasse – Mortalité parmi les animaux de la caravane – Rencontre des premiers Mongols – Arrivée dans le Tsaïdam	193
XVIII. À travers le Tsaïdam – Les Tangoutes – Attaque de la caravane – Le Koukou-Nor	207
XIX. Ten-Kar – Les temples de Koum-Boum, Sining-Fou, Liang-Tchéou-Fou – L’Ala-Chan et l’Ordos – Arrivée à Pékin	219
Orientations bibliographiques	233

À travers les glaces et les sables de l'Asie centrale

« Comme toutes les villes de la Russie orientale, Orenbourg a un aspect asiatique. Au marché installé dans le faubourg, cette impression devient particulièrement vive. De tous côtés, les marchandises les plus hétéroclites, autour desquelles se presse une foule bariolée de marchands de Khiva et de Bokhara, de Tatars, de Kirghiz, etc. Et devant cette scène pittoresque se découvre l'horizon grandiose de la steppe ; à perte de vue, une plaine, fuyant vers l'est en perspectives infinies, jusqu'au pied du Thian-Chan, jusqu'à la frontière de Chine. »

Fin 1894, le jeune géographe et cartographe suédois Sven Hedin quitte Stockholm pour se livrer à l'exploration de régions de l'Asie encore méconnues : le haut Pamir, le Turkestan chinois que Marco Polo a jadis sillonné et décrit comme « peuplé de fantômes », le Lob-Nor, ce lac réputé pour se « déplacer » sur des distances considérables, et le Tibet septentrional, avant de regagner son pays trois années plus tard. Ce long et harassant périple n'aura pas été inutile. Des milliers de pages de notes, des centaines de cartes, de croquis, de dessins ; la moisson est monumentale. Grâce à Sven Hedin, la somme de connaissances dont les savants disposaient alors sur ces immensités est entièrement renouvelée.

Texte traduit et résumé par Charles Rabot

Présenté par Dominique Lanni